

REMY BELLEAU

1528 — 1577

Si Remy Belleau n'est pas la plus grande étoile de cette constellation poétique qu'on a appelée la *Pléiade française*, il en est sans doute la plus brillante. Il n'a ni l'éclat fulgurant de Jupiter ou de Ronsard, ni la clarté limpide et sercine de Mars ou de Joachim Du Bellay ; mais nul n'a eu, mieux que lui, la lumière vive et scintillante, la flammé prismatique, le *lumen coruscum* que les belles nuits nous montrent dans Sirius, le diamant du ciel. S'il n'avait fallu qu'un exemple pour montrer quel merveilleux instrument pouvait être dans les mains d'un poète cette langue française qu'on a, sur la foi du xviii^e siècle, tant appelée la *langue de la prose*, à quel brillant, à quel relief elle pouvait atteindre, Belleau aurait suffi. Son œuvre entière est comparable à une forêt délicieuse subitement éclairée par la flamme pénétrante des feux de Bengale, et dont les moindres détails, les plus sombres profondeurs apparaissent magiquement illuminées. Heureusement, ici, point de trahison à craindre. La perfection de l'art égale la perfection de la nature, et il n'est pas de recoin, même le plus écarté, qui redoute le rayon accusateur. Dans cette prodigieuse époque de rénovation poétique, qui eut la noble folie du beau, Belleau nous montre l'art achevé à côté de l'art fougueux, le soin exquis et fin à côté de l'audace, l'*intenui labor*, mais relevé par la puissance de l'inspiration et par la grandeur du dessin général. Pour la grâce et le sentiment, on peut le comparer à La Fontaine. C'est un La Fontaine en effet, mais un La Fontaine esclave du rythme, et qui eût tenu le vers libre pour forfaiture. Lors même qu'il s'attendrit ou qu'il s'abandonne le plus, Belleau veut que sa fantaisie soit arrêtée et incisée avec la précision du plus pur camée. Artisto

sévère, comme on l'était de son temps, il n'eût jamais admis les *grâces négligées*. Une autre analogie à noter entre eux, c'est qu'ils ont été, l'un et l'autre, les poètes de la nature. La Fontaine aimait les bêtes, Belleau aimait les bois et les pierres. Mais tandis que La Fontaine, philanthrope comme l'est tout satirique, cherche dans l'animal le souvenir de l'homme, Belleau, s'isolant de plus en plus de l'humanité, s'absorbe dans la contemplation des trésors souterrains et mystérieux dont l'éclat éblouissant a passé dans ses vers.

C'est en effet dans les trente petits poèmes des *Amours des Pierres* (les *Amours et nouveaux échanges des pierres précieuses, vertus et propriétés d'icelles*), que Remy Belleau a donné toute la mesure de son génie et de son talent. Variété de ton et de coupe, richesse du vocabulaire, abondance de détails, invention dans le récit, tout y prouve une souplesse, une fécondité, une puissance vraiment admirable, et l'on s'étonne que ces poèmes ne soient point, je ne dirai pas populaires, mais plus à l'ordre du jour parmi les lettrés et les savants en poésie. Il est évident que jamais l'effort n'a été poussé plus loin et plus heureusement. Tantôt c'est une ode d'un jet élégant et soutenu, en l'honneur du Diamant ou de la Perle; tantôt c'est une princesse, une femme aimée qui est chantée sous le nom de l'Agate ou du Saphir; et puis, c'est une histoire pompeuse, peinte en riche tapisserie, telle que celle d'Améthyse changée en pierre par Bacchus; tantôt encore, une légende d'amour contée sur le ton doux et mélancolique des plus tendres rêveries de La Fontaine, le conte du *Faucon* par exemple, ou la fable de *Philomèle et Progné*.

Ces poèmes, ou plutôt ce poème, trop oublié aujourd'hui et qui aurait dû vivre, ce me semble, ne fût-ce que comme commentaire aux œuvres du poète populaire auquel je viens de comparer Belleau, eut en son temps mieux qu'un grand succès; il atteignit à la gloire. Ronsard, le grand maître et le grand dispensateur des brevets, lui avait promis l'immortalité dans cette épitaphe rapportée au frontispice des œuvres de Belleau, et que Piganiol de La Force put encore lire dans l'église des Grands-Augustins au-dessus de son tombeau :

Ne taillez, mains industrieux,
Des pierres pour couvrir Belleau :
Lui mesme a basti son tombeau
Dedans ses *Pierres Précieuses* !

La décadence de l'art poétique, après la première moitié du

xvii^e siècle, a fait mentir la prophétie, et même a fait oublier le prophète. Pourtant, le lourd Baillet écrivait encore en 1685 que « Belleau s'étoit appliqué *particulièrement* à bien choisir les mots, à donner de belles couleurs à ses pensées, et à polir son discours avec tant d'exactitude, qu'on auroit pu attribuer ce soin à quelque affectation vicieuse, si l'on n'avoit su que cela lui étoit naturel ! » Oh ! le beau jugement à citer après l'éloquent brevet de Ronsard ! Et cependant, cette pesante formule, si niaise dans sa réserve et dans ses contradictions, contient au moins encore le reflet de la vérité. C'est comme le dernier écho d'un siècle savant et qui avait la religion de l'Art. Mais n'est-il pas remarquable que déjà, cent ans après la mort de Ronsard, le choix des mots, le soin du style, l'exactitude fussent réputés *des affectations vicieuses* ?

Notre seconde Renaissance poétique, en 1820, rendit quelque lustre à la Pléiade : Ronsard restauré rappela Remy Belleau. Dès 1828, M. Sainte-Beuve, bien qu'un peu sévère, sur la foi de Ronsard, pour le traducteur d'*Anacréon*, jugeait Belleau, dans l'ensemble de ses œuvres, digne de la grande réputation qu'il avait eue en son temps, et se laissait séduire par l'abondance et par l'éclat de ses images.

Ronsard faisait-il bonne guerre à son ami en lui reprochant la faiblesse de sa traduction d'*Anacréon* ?

Tu es un trop sec biberon
Pour un tourneur d'*Anacréon*,
Belleau. . .

Qu'il ait manqué d'énergie ou de fougue pour rendre les élans passionnés du vigoureux vieillard, il avait, du moins, tous les dons nécessaires pour en reproduire la grâce et la délicatesse. M. Sainte-Beuve, lorsqu'il est revenu quinze ans plus tard à Remy Belleau et à sa traduction dans sa charmante étude intitulée : *Anacréon au seizième siècle*, a reconnu que, s'il n'avait pas été complètement, c'est-à-dire également heureux dans sa tentative, il était peut-être, de tous les poètes de son temps, celui à qui la fréquentation du poète grec avait le mieux profité. M. Sainte-Beuve cite à l'appui deux pièces charmantes, déjà signalées par un autre traducteur d'*Anacréon*, M. de Saint-Victor. J'en pourrais citer deux ou trois autres, où l'on retrouverait bien, pour me servir de l'heureuse expression du poète critique, *l'esprit léger de la Muse grecque* : l'*Ode à Vulcain*, par exemple, sur la façon d'un vase d'argent, ou encore l'*Ode sur l'inutilité de la richesse*, pièce du même rythme que

les stances de Ronsard, intitulées *l'Élection de mon sépulchre*, et dont je veux seulement citer les dernières strophes.

Mais las! puisque la vie,
A tous vivants ravie,
Ne se peut racheter,
Pour marchander,

Que me sert tant de plaintes,
Tant de larmes contraintes,
Et sanglots ennuyeux
Poussés aux cieus?

Puisque la mort cruelle
Sans merci nous appelle,
Que nous serviroit or¹
L'argent ou l'or?

Avant que mort descende
Là bas, je veux despendre
Et rire, à table mis
De mes amis;

Revien, ma Cythérée,
Mollement enserrée,
Avant le mien trépas,
Entre mes bras!

Ce qui me touche en Remy Belleau et ce qui achève, suivant moi, de le montrer comme un vrai et grand poète, c'est de le trouver toujours si fidèle à lui-même, si constant dans son inspiration. Où qu'il se tourne, c'est toujours la grâce ou la beauté qui l'attire : il prend à la Grèce Anacréon ; à l'épopée biblique, les *Cantiques de Salomon* ; à Orphée et à Hésiode leurs fables les plus tendres et leurs plus merveilleuses légendes. Ses inventions poétiques sont toutes d'amour et d'amour délicat, encadrées dans les plus élégants tableaux de la nature, pendant les plus beaux mois de l'année ; sourires du ciel, fête des bois et des parterres, murmure des fontaines, oiseaux-messagers fendant la nue, y sont le cortège, y sont l'accompagnement des présages et des enchantements qui peuvent troubler un cœur ému d'espoir, de désir ou de regrets. Le poème des *Bergeries* est, nous apprend l'éditeur des œuvres de Belleau, un recueil de divers poèmes composés pour la plupart dans sa jeunesse, « lesquels, voulant gratifier, en les leur dédiant, les princes et seigneurs

¹ Maintenant, désormais.

de la maison en laquelle il avoit reçu son avancement, il lia par des proses entremêlées, supposant beaucoup d'occasions à son plaisir. » C'est au premier livre de ce poëme que se trouve l'adorable pièce d'*Avril*, comme l'appelle M. Sainte-Beuve, ce cri de l'amour et du printemps, et qui, tant que les cœurs battent, tant que les bois se renouvelleront, sera le chant de guerre et comme la *Marseillaise* des amoureux et des adolescents.

Si je parle, avant de finir, de la comédie de la *Reconnue* et du poëme macaronique *contre les reistres*, c'est qu'après avoir loué la grâce de Belleau, son amour éthéré du beau et sa délicatesse, il me semble bon à noter que cette grâce, qui était bien son véritable caractère, a eu plus d'un ton, qu'elle a été non-seulement la grâce noble, la grâce délicate, mais aussi la grâce comique, et même la grâce bouffonne. Le poëme macaronique, *Dictamen metricum de Bello Hugonotico et Reistorum piglamine, ad sodales*, est en effet un poëme bouffon, tellement bouffon, qu'il est difficile d'en rien citer dans une anthologie, mais où la verve, et surtout le comique dans les mots et dans les images se soutient d'un bout à l'autre. M. Viollet-Leduc, dans son catalogue analytique, qualifie ce poëme de piquant... Sans doute il a voulu mettre beaucoup de choses dans ce mot; nous l'adopterons sous bénéfice d'inventaire. La *Reconnue* est une comédie d'intrigue, un peu faible d'intrigue peut-être pour les cinq actes que l'auteur lui fait comporter, mais qui se fait lire avec agrément dans son vers de huit pieds, élégant, vif et correct. C'est, comme ton et comme style, une imitation ou un souvenir de Térence, et qui annonce ou qui prépare l'*Étourdi* et le *Dépit amoureux*.

Les faits biographiques recueillis sur Remy Belleau sont peu nombreux. Sa vie d'ailleurs fut celle qu'on pourrait lui souhaiter après avoir lu ses œuvres : une vie calme et indépendante, au milieu des honneurs de la cour, dans la maison d'un noble gentilhomme, Charles de Lorraine, marquis d'Elbeuf, qui, après avoir fait de lui son secrétaire, lui confia l'éducation de son fils. C'est dans cette maison qu'il mourut, âgé de moins de cinquante ans, sans autre événement dans sa vie qu'un voyage en Italie à la suite de son patron, général des galères pendant l'expédition de Naples. Cette existence heureuse, honorée, fut couronnée par de glorieuses funérailles : ses amis voulurent porter son corps sur leurs épaules, et ces amis étaient Pierre de Ronsard, Antoine de Baïf, Philippe Desportes et Amadis Jamyn !

Ses œuvres, publiées séparément durant sa vie, furent réunies après

sa mort, en deux volumes qui peuvent compter parmi les plus charmantes éditions du xvi^e siècle.

Heureux temps et heureux poètes ! après une vie toute consacrée au plus noble des arts, toute dorée des rayons de la gloire, de la faveur et du génie, ils mouraient pompeusement, ensevelis par des mains pieuses et illustres, et, après leur mort, de non moins pieux artistes élevaient à leur pensée des monuments immortels et faisaient rayonner sur leur œuvre cette divine Beauté qu'ils avaient tant aimée !

CHARLES ASSELINEAU.

Ouvres de Remy Belleau : *Les Amours et échanges de pierres précieuses*, etc., avec le Discours de la Vanité pris de l'Écclésiaste et des Églogues sacrées prises du Cantique des Cantiques de Salomon. Paris, 1576, in-4 ; *la Bergerie de Remy Belleau*, 1572, in-8 ; *Chant de la Paix*. Paris, 1559, in-4 ; *Epithalame de M. le duc de Lorraine et de madame Claude, fille de Henri II*. Paris, 1559, in-4 ; *G^de pastorale sur la mort de Joachim Du Bellay ; Tombeau de François de Lorraine ; Larmes sur le trépas de Remy de Lorraine, marquis d'Elbeuf, et de Louise de Rieux, sa femme*. Paris, 1566, in-4 ; *l'Innocence prisonnière et la Vanité fugitive*, poèmes ; *Ode au devant des coutumes du Perche*, à la suite de l'*Histoire de comtés d'Alençon et du Perche*, par Bry de la Clergerie. Paris, 1620, in-4 ; *les Ouvres poétiques de Remy Belleau*. Paris, 1578, chez Mamert Pattisson, 2 volumes in-42.

Voyez sur Remy Belleau, l'abbé Goujet, *Bibliothèque française*, t. XII ; Baillet, Tiron Du Tillet, etc. ; M. Sainte-Beuve, *Tableau de la poésie française au xvi^e siècle*.